

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera
Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte
Band: 1 (1951)
Heft: 2

Artikel: Les ouvriers Parisiens en face du catholicisme de 1830 à 1870
Autor: Vicaire, M.H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-77714>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LES OUVRIERS PARISIENS EN FACE DU CATHOLICISME DE 1830 A 1870

Par M. H. VICAIRE

Les historiens s'accordent à situer aux environs de 1830 l'éveil d'une conscience de classe parmi les ouvriers français. Chacun sait, d'autre part, le rôle considérable de Paris en France et même dans le monde du XIX^e siècle. La position des ouvriers parisiens en face du catholicisme entre 1830 et 1870 est donc une position centrale en même temps qu'une position de départ. Son étude jette une vive lumière sur la position religieuse du mouvement ouvrier lui-même.

Les ouvriers parisiens. Il faut d'abord se représenter ces ouvriers et les replacer dans leur cadre de vie: Paris. La ville a triplé entre 1802 et 1872, absorbant la couronne de villages-faubourgs qui la sépare des murs de Louis-Philippe¹. Longtemps les ouvriers se sont entassés dans les arrondissements populaires: Saint-Antoine, Saint-Martin, Saint-Marceau, coudoyant les bourgeois dans les maisons desquelles ils occupent le haut. Pourtant les banlieues les hébergent en masses. Elles doublent entre 1850 et 1860. Elles s'accroissent plus vite encore après cette date. Les transformations de Paris par Haussmann chassent alors les ouvriers vers la périphérie². Les classes se séparent localement. Paris acquiert sa ceinture ouvrière: la banlieue rouge.

¹ 672000 habitants en 1802; 1850000 en 1872. Cette article était déjà sous presse quand parut l'important ouvrage de J. B. DUROSELLE, *Les débuts du catholicisme social en France (1822—1870)*, Paris 1951. Les données qu'il apporte confirment ce tableau d'ensemble.

² Augustin Cochin, catholique libéral fort attentif aux problèmes ouvriers, avait sur le champ deviné l'aggravation que cette mesure apporterait au sort des travailleurs. En les «exilant brutalement du cœur de Paris»,

Le peuple ouvrier est avant tout artisanal. Si grande que soit l'extension des manufactures au cours du Second Empire, c'est parmi les artisans que se recrutent encore tous les chefs ouvriers. Ils en gardent la mentalité. Indépendants, aimant à lire et discuter avec leurs pairs dans leurs pauvres loisirs, échappant sans peine à l'ombre de l'usine, au poids du paysage industriel qui écrase le prolétaire des manufactures, capables de s'assimiler les lambeaux de systèmes philosophiques, les émotions et «tous les rêves accumulés au cours des siècles par la ville» dont parle si joliment Georges Duveau³.

L'irreligion ouvrière avant 1848. Parmi les traditions qu'ils héritent ainsi de la grande ville rencontrent-ils le christianisme? Il faut répondre franchement non. Voilà le fait capital qui conduit au cœur du problème. Les classes ouvrières parisiennes, dans les années cruciales de 1830 à 1870 où elles se constituent, naissent en dehors de l'Eglise, c'est-à-dire en dehors du christianisme pratiquant où Jésus n'est pas seulement un héros, un modèle, un maître, mais le Dieu-Rédempteur à qui l'on demande le salut et la grâce par la foi et les sacrements de la foi.

Il faut y insister. Il est courant en effet de rencontrer des exposés nettement différents. L'Eglise aurait «perdu» la classe ouvrière. Elle l'aurait donc abritée naguère? On le suppose et l'on indique même les facteurs de ce renversement: un certain nombre de collusions politiques et de scandales donnés par les notables catholiques, spécialement entre 1848 et 1852⁴.

Il suffit pourtant d'écouter les confidences des catholiques qui sous la monarchie de Juillet ont vu de près les ouvriers pour avoir la preuve de l'inexistence d'un tel retournement. Entre 1830 et 1848, comme après cette date, les ouvriers parisiens ne sont pas

elle achèverait de les séparer de ceux qui pouvaient les aider: le patron, l'école, l'autorité, l'Eglise. Voilà ce qu'il souligne, en 1862, dans son livre: *La condition des ouvriers*.

³ GEORGES DUVEAU, *La vie ouvrière en France sous le Second Empire*. Paris 1946, 226 (que nous citons sous le sigle, DUVEAU, *Vie ouvrière*).

⁴ Cf. une critique de cette position du problème: *Le catholicisme français au XIX^e siècle*, dans: *Annales (Economies, Sociétés, Civilisation)*, t. 4 (1949), 317—326.

dans l'Eglise. Parlant du début de cette période (1826—1830), Montalembert écrit: «J'en atteste les souvenirs de tous ceux qui comme moi terminaient leur éducation vers cette époque... Quand nous entrions dans une église est-ce que la rencontre d'un de ces jeunes gens des écoles, d'un de ces hommes du peuple qui aujourd'hui remplissent nos temples ne produisait pas presque autant de surprise et de curiosité que la visite d'un chrétien dans une mosquée d'Orient?»⁵ Le texte est de 1852. On verra que l'incise: «qui aujourd'hui remplissent nos temples» ne doit pas être trop pressée. Elle indique en tout cas un changement de la situation tout juste inverse de celui qu'on prétend. En 1837, Armand de Melun entre définitivement en contact avec la misère des ouvriers parisiens, au soulagement de laquelle il consacrera désormais toutes ses forces. Or que dit-il, instruit par l'expérience, de leur position religieuse? «L'œuvre du retour de la société moderne au christianisme, l'œuvre du retour de l'ouvrier et de l'homme du peuple à l'Eglise (créée) aux chrétiens de nos jours une fonction d'un ordre nouveau...»⁶. C'est le même mot de *retour*, qu'emploient en 1844 dans une conversation décisive deux chrétiens adonnés depuis plusieurs années aux œuvres ouvrières parisiennes, Jean-Léon Le Prévost et Maurice Maignen, futurs fondateurs des Frères de Saint-Vincent-de-Paul et même, indirectement, du premier cercle ouvrier d'Albert de Mun. Ils aboutissent en effet à la conclusion que si leurs œuvres sont petites et fragiles, elles consistent néanmoins «les meilleures conditions du retour de l'ouvrier à la foi»⁷. Qu'on interroge le Fr. Philippe, Supérieur général des Frères des Ecoles chrétiennes, qui se consacrent exclusivement à l'éducation populaire⁸, ou la Sœur Rosalie, l'animatrice de la charité au quartier Saint-Médard,

⁵ *Des intérêts catholiques au XIX^e siècle*. Bruxelles 1852, 67—68.

⁶ BAUNARD, *Le Vicomte Armand de Melun*. Paris 1893, 78.

⁷ ED. LE CAMUS, *Une fondation au XIX^e siècle, M. Le Prévost et les Frères de St-Vincent-de-Paul*. Paris 1895, 44.

⁸ Dans une réunion des directeurs des écoles chrétiennes de Paris, convoquée par frère Philippe aux environs de 1845, «on représenta les dangers qui assaillaient l'enfant... lorsqu'il quittait la classe pour l'atelier et d'écolier devenait apprenti. On rappela comment, en peu de temps, il perdait toute tradition et toute habitude religieuse, toute trace des enseignements qu'il avait reçus à l'église et à l'école». BAUNARD, *Armand de Melun*, 145.

et, par dessus tout, Monseigneur Affre le clairvoyant archevêque de Paris⁹, on obtiendra des affirmations identiques mais plus circonstanciées sur l'étendue et l'ancienneté de l'irreligion parmi les ouvriers parisiens en 1848, irreligion invétérée, qui se rencontre d'ailleurs largement dans les banlieues et les campagnes environnantes si l'on en croit les affirmations de l'enquêteur Buret¹⁰.

Les cas individuels. Ces jugements sont d'ensemble bien sûr. Ils n'excluent pas l'existence dans cette masse en général a-religieuse d'individus chrétiens. Peut-on discerner parmi ces derniers quelque personnalité marquante dans la même période 1830—1848? Il faut reconnaître que les chefs de file qui permettent à la classe ouvrière parisienne de prendre conscience de sa solidarité à partir de 1830 ne diffèrent pas de la foule. Sans parler des théoriciens bourgeois du socialisme, comme Saint-Simon, Enfantin, ou Fourier, les leaders proprement dits, un Louis-Auguste Blanqui, un Louis Blanc, un Cabet et surtout un Proudhon sont tous anticléricaux et parfois violemment. Si plusieurs d'entre eux ont un respect certain du christianisme, dont ils parlent à l'occasion avec quelque émotion, il n'empêche qu'en même temps ils considèrent l'Eglise comme une institution révolue à laquelle ils sont étrangers et qu'ils prétendent remplacer. Proudhon est, en particulier, détaché de l'Eglise dès la Restauration, il la combat en des mots à l'emporte-pièce qui dépassent parfois sa pensée elle-même¹¹.

Parmi les ouvriers notables, on en rencontre un certain nombre qui se disent chrétiens. Plusieurs partagent la religion émue mais non pratiquante d'un Agricola Perdiguier, le défenseur du compagnonnage¹². Les plus remarquables des ouvriers proprement catholiques sont rédacteurs à l'*Atelier*. Ce journal rédigé exclusive-

⁹ Cf. J. B. DUROSELLE, *Les catholiques et le problème ouvrier en 1848*, dans *Actes du Congrès hist. du Centenaire de la Révol. de 1848*. Paris 1949, 268 et n. 1 et la lettre citée par G. BOURGIN, *Les catholiques sociaux sous la Monarchie de Juillet*, *Rev. d'hist. écon. et sociale*, t. 11 (1923), 503.

¹⁰ *De la misère des classes laborieuses...* Bruxelles 1842, t. II, 308, 309, 319.

¹¹ H. DE LUBAC, *Proudhon et le christianisme*. Paris 1945, 32—35, 184 à 186, etc.

¹² *Mémoires d'un compagnon*, éd. Jean Follain. Paris 1943, 29—32.

ment par des ouvriers paraît continuellement de 1840 à 1850: il est le plus durable, le mieux fait des journaux de ce type. Il exerce de ce chef une influence incontestable sur le milieu des travailleurs, une influence catholique, car il l'est expressément. Mais précisément les fortes personnalités d'un Charles-François Chevé, d'un Anthime Corbon, d'un Henri Leneveux sont significatives. Comme Philippe Buchez, le philosophe qui les inspire, ce sont des convertis d'après 1835 et deux d'entre eux, Corbon et Leneveux, abandonneront plus tard l'Eglise pour retourner à cette position générale d'incroyance des ouvriers parisiens qu'ils avaient primitivement partagée¹³.

Faible amplitude des variations. Ainsi a-t-on le devoir d'affirmer que la classe ouvrière parisienne quand elle prend conscience d'elle-même, à partir de 1830, se trouve hors de l'Eglise et qu'il n'y a pas lieu d'opposer sur ce point l'époque de la monarchie de Juillet à celle du second Empire.

Au cours de ces quarante premières années il y eut des variations, bien sûr. Mais elles sont de peu d'amplitude. L'apostolat de l'Eglise d'une part, l'action des convertis de l'*Atelier* de l'autre, ont produit, par exemple, vers la moitié du siècle, quelques fruits manifestes (d'où la remarque de Montalembert en 1852). Il est manifeste également que ce mouvement se renverse dans les dix premières années de Napoléon III. Mais ces variations sont limitées. Il faut en particulier se garder de confondre ces conversions et ces défections proprement religieuses avec les variations du sentimentalisme chrétien qui anime beaucoup de socialistes à la fin de la monarchie de Juillet, et plus encore avec les fluctuations soudaines de la popularité de l'Eglise et de l'Evangile auprès des masses ouvrières à l'avènement de la Seconde République. Espérances sociales suscitées par l'ampleur de la charité catholique, sympathie provoquée par la coïncidence des oppositions politiques au moment des grandes campagnes de l'enseignement libre, regain

¹³ ED. DOLLÉANS, *Hist. du travail*. Paris 1943, 136—137 et A. CUVILLIER, *Un journal d'ouvrier. L'«Atelier» (1840—1850)*. Paris 1914. — Charles François Chevé a été élevé hors de toute influence religieuse n'ayant dans sa jeunesse «jamais entendu la voix d'un catholique ou d'un prêtre».

général de religiosité dans l'opinion publique, fruit attardé de l'apologie romantique, manifestation d'une sensibilité et d'un idéal moral demeurés sensiblement chrétiens, ces phénomènes ont malheureusement le caractère équivoque et passager des apparitions de ce type. S'il fallait noter un mouvement d'ensemble, on ne pourrait guère relever que l'approfondissement graduel de l'incroyance des ouvriers et surtout de leur anticléricalisme si fortement avéré sous le Second Empire. Mais l'origine de cette incroyance, de cet anticléricalisme? L'origine des variations secondaires?

* * *

L'historien ne peut se contenter, comme on le fait presque toujours, d'invoquer des scandales moraux ou des collusions politiques. Ces données n'expliquent pas au sens fort du terme. D'abord elles ne sont pas sans contreparties. Elles sont d'ailleurs de tous les temps et maintes fois n'ont pas produit les effets qu'on leur attribue au XIX^e siècle, preuve qu'elles ne sont pas les causes propres. Au cours du moyen âge où les clercs scandaleux ne manquaient certes pas les hommes ne perdaient pas la foi. Ils pensaient que les clercs se damnaient, mais n'entendaient pas se damner pour autant. S'il était avéré que les ouvriers ont été scandalisés en 1848 ou 1852, il faudrait dire qu'ils l'ont été parce qu'ils avaient déjà perdu la foi, et non qu'ils ont perdu la foi à cause de ce scandale. Il resterait à expliquer les causes proprement religieuses de ce fait religieux: l'absence ou la faiblesse interne de leur croyance. C'est par là qu'il faut commencer, en cherchant du côté de l'Eglise, puis du côté des ouvriers.

L'insuffisante présence du catholicisme. Comment ne pas remarquer d'abord un phénomène d'une énorme portée religieuse: l'insuffisante présence du catholicisme auprès des ouvriers parisiens. Présence insuffisante? Il faudrait dire peut-être absence pure et simple, en plus d'un point. Cette absence s'avère du côté des institutions, du côté des personnes, du côté des activités. En chacun de ces domaines elle est vieille de près d'un demi-siècle, car on peut donner une date: 1791.

C'est en cette année, en effet, que l'Eglise de France commença de perdre la presque totalité des institutions qui assuraient son contact avec les artisans: les corporations de métiers, les confréries, les écoles et bientôt les paroisses elles-mêmes¹⁴. En 1830 elle n'en a reconquis qu'une partie seulement.

Les corporations. L'abolition des maîtrises, des jurandes et des confréries qui les doubtaient, par la loi du 2—17 mars 1791¹⁵, fait plus que supprimer un moyen privilégié de liaison. Elle retire en vérité les artisans du corps de l'Eglise, où ils avaient leur place dans l'édifice complexe de la société d'Ancien Régime¹⁶. Avec cette abolition, ce ne sont pas seulement des coutumes de folklore ou de religion qui s'effacent, c'est une éducation religieuse et morale, c'est une protection qui disparaissent, spécialement à l'égard des apprentis. L'existence des corporations entretenait dans les presbytères et les communautés des hommes au courant des problèmes religieux et humains des artisans, ouverts à leur mentalité. On peut mesurer la perte irréparable que l'Eglise a subie de ce fait à l'inadaptation à peu près complète du clergé français aux problèmes ouvriers avant 1880.

Les paroisses. Les artisans, il est vrai, ont pu bénéficier comme tous les fidèles de la reprise du culte catholique après 1801. Avec difficulté toutefois. De nombreux lieux de culte ont disparu sous la Révolution, chapelles de couvents confisquées ou détruites en grand nombre. Les paroisses reconstituées alors ne se sont pas multipliées au cours du siècle. A peu près seul, Napoléon III construit quelques églises: 11 à Paris¹⁷. Cela ne compense pas les pertes de la Révolution. Or avant que ne soient achevés les édifices, le

¹⁴ Abolition des droits féodaux 4, VIII, 1789; nationalisation des biens du clergé 2, XI, 1789; constitution civile du clergé 12, VII, 1790; suppression des maîtrises et jurandes 2—17, III, 1791.

¹⁵ Que complète le 14, VI, 1791 la loi Le Chapelier contre les compagnonnages et leurs coalitions. Cf. E. COORNAERT, *Les corporations en France avant 1789*. Paris 1941, 179—183.

¹⁶ E. COORNAERT, *Les corporations...*, 231—246 et 278—288.

¹⁷ DUVEAU, *Vie ouvrière*, 205.

nombre des habitants a été multiplié par trois¹⁸! D'ailleurs les paroisses de 1801 ont un clergé insuffisant. Le nombre des prêtres baisse encore sous le Premier Empire, reste bas sous la Restauration et la Monarchie de Juillet et n'augmente vraiment, jusqu'à pourvoir toutes les vicairies, qu'à la fin du Second Empire¹⁹. Enfin les paroisses, comme toutes les églises anciennes, sont concentrées au milieu de la ville, tandis que les ouvriers, on l'a vu, s'entassent à la périphérie²⁰.

Quand il n'y aurait pas d'autres obstacles, l'apostolat de la paroisse auprès des ouvriers, catéchisme, prône, offices et sacrements, s'avère presque impossible, on le voit, par le fait de ces conditions mêmes. Plusieurs témoignages du milieu du siècle le confirment: «Il faut», écrit Ozanam à son frère l'abbé, en avril 1848, «il faut que les curés renoncent à leurs petites paroisses bourgeoises... au milieu d'une immense population qu'ils ne connaissent pas»²¹. Deux ans auparavant, l'abbé Mullois indiquait plus exactement les obstacles objectifs: «Le ministère paroissial absorbe tous les moments du prêtre, ne lui laisse pas un moment de relâche; comment pourrait-il s'occuper des ouvriers?» Et il ajoute: «Chose triste à dire, il n'y a pas à Paris dix prêtres qui s'occupent activement et exclusivement de la classe ouvrière...»²². Or cette classe, à ce moment, compte à peu près un million d'âmes²³. Ce qui manque surtout, ce sont les églises et les prêtres.

Les écoles. Les Frères des Ecoles chrétiennes et plusieurs congrégations de sœurs s'occupent des enfants des classes populaires. Les écoles de Frères, rares à Paris en 1830, y sont peu nombreuses encore en 1850. Même après, les écoles publiques laïques, surtout

¹⁸ Cf. supra, n. 1.

¹⁹ BRUGERETTE, *Le prêtre français et la Société contemporaine*, t. I. Paris 1933, 30—32, 47, 185 et n. 1.

²⁰ Le phénomène est général pour toutes les villes anciennes. La construction de paroisses nouvelles est, en outre, extrêmement difficile à obtenir en régime concordataire.

²¹ Lettre du 12—21 avril à son frère l'abbé Ozanam.

²² ED. LE CAMUS, *Une fondation au XIX^e siècle...*, 10.

²³ Ce chiffre est obtenu en multipliant par trois le nombre des ouvriers qui passe de 342000 en 1847 à 416000 en 1860.

l'école mutuelle si chère aux ouvriers, forment la grande majorité de leurs enfants. Georges Duveau constate que les ouvriers qui expriment leurs idées sur l'enseignement sous le Second Empire — une partie de l'élite ouvrière — n'ont pour ainsi dire jamais été formés par les Frères²⁴. Quoique l'action des sœurs auprès des filles soit plus considérable, le contact scolaire du christianisme avec les ouvriers est donc lui aussi limité.

Les institutions de remplacement. Un certain nombre d'institutions de remplacement, cependant, se sont développées sous la Monarchie de Juillet. Les confrères de Saint-Vincent-de-Paul, les Frères Ignorantins, les Sœurs de charité fondent à Paris au début de notre période des patronages d'enfants et d'apprentis, sur le type imaginé naguère à Marseille par l'abbé Allemand pour pallier les effets de l'abolition des maîtrises²⁵. L'œuvre part lentement: en 1866 on n'en compte encore que 155 pour toute la France²⁶. Ils rencontrent de nombreux obstacles, dont la difficulté de trouver de «bons ateliers» où les apprentis ne perdraient pas tout aussitôt leur acquis religieux. *L'œuvre des apprentis parisiens* de Mgr de Ségur double l'activité des patronages.

A partir de 1840, l'œuvre de Saint-François-Xavier se développe avec vigueur sous l'impulsion de Mgr Affre²⁷. Les principales paroisses de Paris voient grâce à elle se réunir 300, 400, 500 ouvriers une fois par mois, le dimanche soir. On y prie; on s'y distrait; on y entend parler un prêtre, puis un laïque, professeur ou polytechnicien. L'abbé Ledreuille, ancien ouvrier que l'archevêque a ordonné à 48 ans pour lui donner ce ministère, prêche avec vigueur et fonde la «maison de l'ouvrier», qui place les chômeurs. Théodore Nizard y fonde une *Bibliothèque illustrée des classes ouvrières* en 1846. Cette même année l'œuvre compte à Paris 15 000 membres. Objet des persécutions de la police qui se méfie, prise violemment à parti

²⁴ DUVEAU, *Vie ouvrière*, 449—451 et *La pensée ouvrière sur l'éducation pendant la Seconde République et le Second Empire*. Paris 1948 (que nous citons sous le sigle: DUVEAU, *Pensée ouvrière*), 129—131.

²⁵ A Marseille, en 1799.

²⁶ 4168 en 1900.

²⁷ G. BOURGIN, *Les catholiques sociaux sous la Monarchie de Juillet*, *Rev. d'Hist. écon. et sociale*, t. 11 (1923), 498—515.

par les journaux anticléricaux, la Société se maintient néanmoins sous le Second Empire. Sous une forme paternaliste, elle joue un rôle important dans le développement des Sociétés de secours mutuels²⁸. De leur côté les conférences de Saint-Vincent-de-Paul s'adjoignent fréquemment un groupement ouvrier nommé «Sainte Famille» qui ressemble aux groupes Saint-François-Xavier²⁹. Quand, en 1857, Mgr de Ségur aura fondé sa puissante *Société de Saint-François-de-Sales pour la défense et la conservation de la foi chrétienne*³⁰, elle animera quelques organisations ouvrières; en particulier la *Société Catholique pour l'amélioration et l'encouragement des publications populaires* fondée en 1861 par Armand de Melun et Mgr Mermillod³¹, tandis que le prélat lui-même diffuse ses brochures apologétiques dont les célèbres *Réponses courtes et familières*... atteindront près de 200 éditions.

Si l'on joint à l'activité de ces institutions celle des congrégations secourables, hospitalières, scolaires, et celle de la congrégation des Frères de Saint-Vincent-de-Paul fondée en 1845 pour s'occuper uniquement des ouvriers³², on doit dire que l'apostolat ouvrier s'est encore amplifié sous le Second Empire. Toutefois il prend plus nettement la forme d'une conservation et d'un patronage. Il s'adresse plus aux adolescents qu'aux adultes. Enfin il est limité dans son activité par la police impériale, après le renversement de 1860 et la dissolution en 1862 du Conseil central des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul. Par ses institutions d'apostolat, la présence de l'Eglise reste faible auprès des ouvriers.

Institution de charité. Elle n'est finalement importante que par ses institutions de charité. Elle est même considérable. De 1830 à 1870, l'Eglise a encore amplifié son effort pour remédier à toutes les formes de misères de la classe ouvrière. Du point de vue économique, on peut juger que cette activité est un palliatif insuffisant

²⁸ J. B. DUROSELLE, *Les catholiques et le problème ouvrier en 1848, Actes du Congrès hist. du Cent. de la Révol. de 1848*. Paris 1949, 271.

²⁹ *Manuel de la Société de St-Vincent-de-Paul*, cité par ED. LE CAMUS, *Une fondation...*, 33, n. 1.

³⁰ A la demande de Pie IX.

³¹ BAUNARD, *Armand de Melun*, 297.

³² ED. LE CAMUS, *Une fondation...*, 44.

de la misère. Du point de vue religieux, on ne peut pas s'étonner que des chrétiens, mal avertis des mécanismes économiques, se soient hâtés d'abord de secourir les malheureux. Or cette croisade de charité dans l'Eglise française du XIX^e siècle, toute limitée qu'elle soit, demeure une chose étonnante. Il n'est pas question même de l'esquisser. Elle s'accomplit par trois efforts complémentaires. D'abord par des enquêtes qui sont les plus anciennes et les plus étendues, de Villeneuve-Bargemont³³ à Audiganne³⁴ et à Le Play³⁵; par des institutions ensuite: asiles, orphelinats, hôpitaux, refuges, etc.; enfin par la fondation de congrégations d'hommes et de femmes, qui, dans une pauvreté extrême parfois — comme Jeanne Jugand, cette servante qui fonda les Petites-Sœurs des pauvres —, réalisent des prodiges.

En 1870, l'ensemble des œuvres ouvrières en France est si considérable qu'on peut rassembler désormais chaque année des *Congrès nationaux des directeurs d'œuvres ouvrières*³⁶. Cette fois l'Eglise est présente; mais par la bienfaisance.

Présence des notables. Il resterait un dernier mot à dire sur la présence de l'Eglise par l'intermédiaire des notables catholiques: dans le journalisme, la politique — sinon la vie industrielle, car il n'y a presque pas d'industriels catholiques à Paris avant le Second Empire —³⁷, dans les mouvements sociaux et même économiques. Cette étude entraînerait très loin. Il faudrait parler du

³³ *Economie politique chrétienne ou recherches sur la nature et les causes du paupérisme en France et en Europe*. Paris 1834. L'ouvrage de son ami et collaborateur le Baron de Morogues, *De la misère des ouvriers et de la marche à suivre pour y remédier* est de 1832.

³⁴ *Les populations ouvrières et les industries de la France dans le mouvement social du XIX^e siècle*, 2 t. Paris s. d. (1^{ère} éd. 1854).

³⁵ *Les ouvriers européens*, 6 vol. Paris-Tours 1877—1879 (1^{ère} éd. 1855).

³⁶ Dès 1841 Armand de Melun rédigeait à Paris un *Manuel des institutions et œuvres de charité*. En 1842, il fondait un *Comité des œuvres* et vers la même époque un *bureau central de renseignements*. Le premier *Congrès des directeurs d'œuvres ouvrières* se tient à Angers en 1858; le 2^{ème} à Paris en 1859; après une longue interruption le 3^{ème} à Versailles en 1870, le 4^{ème} à Nevers en 1871. Il prend à Poitiers, en 1872, le nom d'*Union des associations catholiques ouvrières*.

³⁷ J. B. DUROSELLE, *Les catholiques et le problème ouvrier en 1848*, 268.

libéralisme économique parmi les catholiques de La Mennais, de Coudré, à Cochin et Freppel. Il faudrait parler surtout des théories de la société, de Bonald à Le Play, qui aboutissent à un mouvement, puissant de patronage familial et industriel. Ces recherches seraient décevantes. Les notables catholiques sont des terriens ou des intellectuels libéraux. La présence qu'ils assurent à l'Eglise auprès des ouvriers reste très limitée. Surtout elle est indirecte. Les activités publiques et temporelles des catholiques n'ont pas pour but en soi de témoigner la foi et s'avèrent plus propres à créer des malentendus qu'à diffuser la croyance chrétienne.

Voici donc le résultat de cette brève analyse. Par ses institutions essentielles de culte et d'apostolat, l'Eglise est gravement absente de l'horizon des ouvriers. Par ses institutions de remplacement, elle est encore très insuffisamment présente; elle ne l'est largement que par sa bienfaisance. Par moments, de rares politiques, des sociologues, ou des économistes libéraux peuvent présenter des catholiques aux ouvriers, d'ailleurs sous un jour décevant. Enfin, dans la mesure où il se manifeste dans les rapports industriels sous le Second Empire, le catholicisme se présente avec les idées de patronage et d'autorité paternelle. Si l'on met en regard de ces données les espérances et les sentiments ouvriers, on comprendra la gravité des désaccords et le sens de leur évolution.

* * *

Ancienneté de l'incroyance. On ne marquera jamais trop l'importance et l'ancienneté de l'incroyance et de l'anticléricalisme parmi les artisans parisiens au moment où se constitue la classe ouvrière. L'état de séparation, quand il se prolonge, est par lui-même source de mésintelligence, de mépris, et quelquefois de haine. Jusqu'à preuve du contraire, il semble que les ouvriers parisiens ont hérité leurs sentiments de l'irreligion et de l'anticléricalisme des artisans inscrits dans les clubs révolutionnaires, des soldats de la République ou des grognards de Napoléon, des révolutionnaires de 1830. Ils sont animés par un vrai mépris, doublé d'une incompréhension, des formes du culte catholique, sinon même de la personne du prêtre. Pratiquer une religion leur paraît contraire à

la virilité. A propos d'une fondation dans le quartier de Grenelle à la veille de 1848, on nous apprend que «le curé de Grenelle, malgré tous ses efforts, avait échoué dans ses entreprises de zèle pour rapprocher la population de l'Eglise et de son pasteur. Les préjugés contre les prêtres et la soutane lui fermaient toutes les portes»³⁸.

L'amortissement spirituel. Sans doute il reste des chrétiens au sein du peuple parisien. Bon nombre d'artisans provinciaux et de paysans venus à Paris pour chercher du travail ont pratiqué tout récemment encore la religion dans laquelle ils ont été formés. Si grande que soit sur eux l'influence du milieu populaire de la capitale, ils n'abandonnent pas leur foi tout aussitôt. Mais ils perdent plus vite leur pratique. L'insuffisance grave de l'apostolat paroissial joue à plein dans ce cas³⁹. Il y faut ajouter d'autres causes: la fatigue physique et l'amortissement spirituel provoqué par des journées de travail de 12 à 14 heures sous la Monarchie, de 11 heures et plus sous l'Empire (on ne peut maintenir les 10 heures votées le 2 mars 1848), dans un travail sans dignité⁴⁰.

³⁸ ED. LE CAMUS, *Une fondation...*, 90.

³⁹ Mgr Affre, en 1844, expose de la sorte au gouvernement le but et les raisons de l'œuvre de St-François-Xavier: «suppléer autant que possible aux lacunes qui existent dans l'instruction religieuse des ouvriers et aux inconvénients qui résultent pour un grand nombre d'individus de cette classe, de l'impossibilité où ils se trouvent de suivre ponctuellement les exercices ordinaires de la religion». Cité par BOURGIN, *Les catholiques sociaux...*, 503.

⁴⁰ Un apôtre social, Pauline Jaricot, qui vivait depuis longtemps en communauté avec de pauvres ouvrières lyonnaises, écrivait en 1845 dans son *Bulletin du Rosaire* (qui tirait alors à 2 millions d'exemplaires): Pour «remédier à l'immoralité et au découragement qui se produisent de plus en plus dans les masses... il me semble... avoir acquis la certitude qu'il faudrait d'abord rendre à l'ouvrier sa dignité d'homme en l'arrachant à l'esclavage d'un travail sans relâche; sa dignité de père en lui faisant retrouver les charmes de la famille; sa dignité de chrétien... Aimez, soulagez premièrement, vous moraliserez ensuite». Ed. Dolléans cite ces paroles de Varlin en 1865: «Les devoirs du père de famille, les joies de l'intérieur nous sont impossibles et inconnues. L'atelier absorbe nos forces et toutes nos heures». *Histoire du mouvement ouvrier*, t. 2. Paris 1939, 5.

Si le repos dominical est souvent respecté, il ne l'est pas toujours. Aucune loi ne le protège⁴¹. Enfin la contagion de l'immoralité et de l'intempérance, qui sont filles de la misère et sur lesquelles Denys Poulot donne des détails circonstanciés⁴², contribuent à leur tour à effacer les habitudes religieuses; c'est un lieu commun, repris par les catholiques comme par les incrédules dans les années 60, que «le cabaret tient pour les classes ouvrières, dans la société actuelle, la place de l'église dans la société passée»⁴³. Georges Duveau relève cependant une certaine amélioration de la moralité ouvrière dans la même période⁴⁴.

L'anticatholicisme voltairien. Aussi les causes les plus profondes de l'irreligion ouvrière ne nous semblent-elles pas du domaine moral. L'attitude morale d'un Proudhon, d'un Poulot, d'un Varlin, d'un Tolain (dont on a comparé l'expression de froideur distante un peu mystérieuse à celle de Falloux)⁴⁵ n'est pas éloignée, quant à son austérité sobre et digne, de celle d'un croyant, et continue sans doute à relever indirectement de l'effort immense d'éducation que l'Eglise continue alors par tant de moyens sur la France. L'opposition est d'ordre intellectuel. Comment en pourrait-il être autrement?

Les artisans parisiens, à la fin du XVIII^e siècle, n'ont-ils pas été touchés, comme les nobles et les bourgeois, par la puissante et longue campagne des philosophes et de Voltaire contre le christianisme que raconte Daniel Mornet⁴⁶? A cette époque, comme au temps de l'infiltration luthérienne, ils ne furent pas les derniers à s'ouvrir aux idées nouvelles. La Révolution, dans ses clubs et

⁴¹ DUVEAU, *Vie ouvrière*, 243.

⁴² *Le sublime ou le travailleur comme il est en 1870 et ce qu'il peut être* par D(ENYS) P(ULOT). Paris 1870. Classement des ouvriers, p. 11—13. Rôle des débits de boisson, p. 147—181.

⁴³ La formule est de P. Leroy-Beaulieu, cité par DUVEAU, *Vie ouvrière*, 499, qui cite également A. Cochin, Proudhon. On y peut joindre BURET, *De la misère des classes laborieuses...*, 309.

⁴⁴ DUVEAU, *Vie ouvrière*, 535.

⁴⁵ *Ibid.*, 493.

⁴⁶ *Les origines intellectuelles de la Révolution française*. Paris 1938, 126, 211, 270—272.

ses assemblées, leur a permis d'agiter les thèmes les plus divers, et l'énorme brassage d'hommes et d'idées qu'elle a représenté les a bientôt mis en communication avec la pensée de la bourgeoisie parisienne. Ces contacts se sont poursuivis. Avant comme après 1830, la charbonnerie, les sociétés secrètes, les sociétés républicaines, les conspirations ont permis aux ouvriers parisiens de communiquer largement à l'anticatholicisme dominant des bourgeois: politiques, intellectuels, gens de lettres, étudiants. Ils lisent comme eux Voltaire et Rousseau. Au cabaret ils s'associent pour lire en groupe les mêmes journaux. Sous la Restauration, les pamphlets et les chansons, plus tard le feuilleton, les livres à deux sous et les publications des bibliothèques populaires multipliées sous le Second Empire alimentent leur incrédulité aux mêmes sources que celle des bourgeois.

Après la Monarchie de Juillet le contact avec la bourgeoisie antichrétienne ne diminue pas. En effet la franc-maçonnerie exerce une notable influence sur les élites ouvrières⁴⁷. De même la *Ligue de l'enseignement*. L'action anticatholique de Michelet, de Quinet, de Renan les atteint, comme elle atteint la jeunesse intellectuelle, matérialiste et athée, que la fondation d'un bureau de la I^{re} internationale à Paris en 1865 met une fois de plus en contact avec eux⁴⁸. En face d'une France terrienne, encore profondément catholique en 1848, composée de paysans et d'aristocrates légitimistes, l'artisanat parisien se trouve du côté de la bourgeoisie politique, industrielle et intellectuelle qui, dans la plus grande partie du XIX^e siècle, est dans son intelligence étrangère et hostile à l'Eglise.

Faut-il maintenant souligner l'accueil réservé depuis longtemps par les ouvriers aux crypto-religions bourgeoises de la Raison, du Progrès, de la Liberté et, bientôt, de la Science? Foi et espérances irrationnelles qui remplissent leur cœur et provoquent leur dévouement envers toutes les causes qui semblent relever d'elles, elles le détournent directement d'une religion traditionnelle.

En fait les artisans parisiens, entre la fin du XVIII^e et le milieu

⁴⁷ DUVEAU, *Pensée ouvrière*, 131, 154—155, 164—165, 314.

⁴⁸ ED. DOLLÉANS, *Histoire du travail*. Paris 1943, 171. DUVEAU, *Pensée ouvrière*, 315.

du XIX^e siècle, ont non seulement perdu la foi, mais approfondi leur incroyance, en suivant avec un retard qui n'est guère considérable l'évolution de la bourgeoisie parisienne. Cela ne veut pas dire que le débat ait été très approfondi ni que les raisons qui ont détruit leur créance traditionnelle soient suffisantes. Voltaire, Béranger, Eugène Sue ne sont pas des arguments; et pourtant qu'ils sont efficaces! L'historien se borne à noter que ce sont des données de l'ordre de l'intelligence qui ont écarté de leur religion le grand nombre des artisans parisiens, au cours d'une crise de la foi en même temps personnelle et collective que ne pouvait influencer une Eglise lointaine, trop affaiblie et d'ailleurs elle-même insuffisamment armée dans son intelligence⁴⁹.

Hostilité aux dogmes catholiques. On ne s'étonnera pas d'entendre sous le Second Empire bon nombre d'ouvriers parisiens s'exprimer avec plus ou moins de vivacité contre la Bible et sa mythologie, contre les pratiques du culte ou de la dévotion populaire, contre l'ascétisme chrétien, les jeûnes ou même la Croix, contre le dogme de la chute, voire contre le mysticisme catholique assimilé à un suicide⁵⁰. Ces reproches qu'on rencontre sous la plume des ouvriers, particulièrement à l'époque de Napoléon III, sont encore des échos de Voltaire ou de Saint-Simon, d'Auguste Comte, de Renan et même, dans ce cas de Proudhon, de Strauss et de Feuerbach.

Mentalité ouvrière. Ce qui est plus grave certainement, est que cette mentalité, qui est au fond un démarquage de la mentalité bourgeoise dominante, commence à exprimer sous Napoléon III des réactions proprement ouvrières contre d'autres dogmes chrétiens. «D'une façon générale», écrit Georges Duveau, «les ouvriers qui traitent des questions d'enseignement (sous le Second Empire) sont sinon toujours antichrétiens, du moins anticontemplatifs»⁵¹. C'est en effet un des points sur lesquels Proudhon est violent contre le christianisme.

⁴⁹ L'Eglise de France à la fin du XVIII^e siècle n'a pas seulement perdu ses institutions ouvrières, mais ses institutions scolaires et intellectuelles. Elle ne les reconstitue que très lentement au XIX^e siècle: enseignement secondaire en 1850, enseignement supérieur en 1875.

⁵⁰ Leneveux, cité par DUVEAU, *Pensée ouvrière*, 102.

⁵¹ DUVEAU, *Ibid.*, 153.

Donner à l'homme pour béatitude le *farniente* contemplatif, c'est, à son sens, dire que «le travail c'est le diable». Voilà toujours le poison de la Bible⁵². Corbon, l'ancien catholique de l'*Atelier*, proteste maintenant «contre cette donnée paradisiaque selon laquelle l'âme essentiellement active serait, pour son bonheur, condamnée à une éternelle contemplation»⁵³. De là certains s'en vont sans peine jusqu'à reprocher à l'Eglise la distinction de l'âme et du corps; ou bien, combinant leur appréciation du travail ouvrier avec le mythe du Progrès, expriment un véritable messianisme terrestre où le lyrisme de la production industrielle tient une place notable, sans étouffer un humanisme que, de toutes façons, on oppose à l'Eglise.

Est-ce encore un trait propre aux ouvriers que cette impatience violente de l'autorité spirituelle, qui, si souvent, les oppose à l'Eglise et aux prêtres, voire au Christ et à Dieu lui-même, sous le Second Empire? Les ouvriers ont certainement sur ce point une extrême sensibilité, qui plonge ses racines dans le mouvement ouvrier comme tel. En vérité, ce n'est pas tant une idée, qu'un sentiment, une passion exaspérée, mais qui inspire une doctrine: le désir et l'espoir des ouvriers de se sauver par eux tout seuls. A l'origine de ce sentiment y a-t-il autre chose que la vive conscience que prend la classe ouvrière de son originalité? Au terme du développement voyez la théorie proudhonienne de la Justice intérieure, son immanentisme résolu, sa réprobation ardente d'une justice apportée du dehors, comme il se persuade que l'Eglise l'enseigne, justice donnée par l'Eglise, justice donnée par Dieu⁵⁴. D'où la parole: «Dieu c'est le mal»⁵⁵. Entre les deux extrêmes, ce sont les innombrables réactions des travailleurs, dans les écrits comme dans les faits, contre toute intervention d'autorité religieuse et même civile. Leur opposition à la charité bienfaisante, qui apporte un remède extérieur alors qu'il faudrait trouver la solution dans les relations industrielles elles-mêmes⁵⁶. Leur répugnance en face du patronage bienveillant de l'industriel que prône le mouvement de Le Play. Leur

⁵² *De la justice dans la Révolution et dans l'Eglise*, t. III. Paris 1932, 125.

⁵³ *Le secret du peuple de Paris*. Paris 1863, 381.

⁵⁴ J. MAURY, *La Pensée vivante de Proudhon*. Paris (1941), 138—144.

⁵⁵ H. DE LUBAC, *Proudhon et le Christianisme*. Paris 1945, 262—267.

⁵⁶ H. DE LUBAC, *Proudhon et le Christianisme*. Paris 1945, 210, 213.

opposition, si générale parmi les ouvriers parisiens, à l'éducation congréganiste, et leur estime au contraire de l'enseignement mutuel, que les prêtres combattent parce qu'ils le croient chargé d'influences protestantes et maçonnnes. Leur anticléricalisme universel, vis-à-vis du curé ou des œuvres qui les traiteraient, pensent-ils, comme des mineurs ou des sujets⁵⁷. Ni maîtres, ni chefs, des moniteurs. Plus d'armée, plus de prêtres, plus de juges, mais «des instituteurs libres laïcs»⁵⁸. Tels sont les mots d'ordres auxquels ils ne restent pas insensibles et qui semblent en partie venir d'une mentalité proprement ouvrière.

Pourtant il ne semble pas que, dans cette révolte, il faille déceler une donnée congénitale de la classe ouvrière. Si colorées qu'elles soient de sentiments originaux, ces réactions continuent simplement l'anticléricalisme libertaire du XVIII^e siècle et reposent en définitive sur des malentendus issus d'une séparation depuis trop longtemps prolongée.

Car ce sont des malentendus. La béatitude chrétienne n'est pas une inaction. L'enseignement de l'Eglise le plus autoritaire n'a d'autre fin que d'épanouir l'homme dans la foi et la charité, les plus intérieurs de tous les sentiments, pour l'accomplir en Jésus-Christ. Si les meilleurs de la classe ouvrière n'avaient pas été si profondément coupés du catholicisme par la présence insuffisante de l'Eglise et par leurs préjugés, s'ils l'avaient autrement regardée qu'à travers leur rationalisme ou l'apologétique d'un La Mennais et d'un Chateaubriand, peut-être auraient-ils compris que la foi loin de les aliéner à eux-mêmes les aurait épanouis et libérés. C'est ce que Buchez avait appris aux ouvriers de l'*Atelier*. Sa voix était maladroite. Il n'empêche. L'exemple des rédacteurs de ce journal et de quelques autres chrétiens et les confidences nombreuses qu'on peut glaner jusque dans les écrits d'un Proudhon montrent que les points de contact étaient plus profonds entre le catholicisme

⁵⁷ Les ouvriers de l'*Atelier* eux-mêmes sont sur ce point d'une grande sensibilité. Il faut lire dans le numéro de février 1848, p. 73, leur réaction contre l'abbé Ledreuille et la Société Saint-François-Xavier, à propos d'une parole sur la misère qui les a choqués.

⁵⁸ De Proudhon, de Bancel, d'Andrieux, cités par DUVEAU, *Pensée ouvrière*, 136 et 164.

et la classe ouvrière qu'on ne pouvait penser d'abord. Vers la fin de cette période, alors que plusieurs de ses amis étaient revenus à leur incroyance, Charles-François Chevé de l'*Atelier* rappelait «le cri» du P. Lacordaire à S. Roch, en face de l'Empire qui s'apprêtait à le condamner au silence: «Esto vir» «Sois un homme»⁵⁹. C'est en chrétien qu'il répétait ce mot d'un évêque martyr. Proudhon et tant d'autres parmi les ouvriers parisiens l'auraient prononcé d'un cœur assurément unanime.

⁵⁹ Cité par ED. DOLLÉANS, *Histoire du Travail*. Paris 1941, 136—137.